L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

227-228 | 2018

Varia

Petites choses, grands effets

François Pouillon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/32586>

DOI : 10.4000/lhomme.32586

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 257-264

ISBN : 978-2-7132-2735-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

François Pouillon, « Petites choses, grands effets », *L'Homme* [En ligne], 227-228 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/32586> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.32586>

Petites choses, grands effets

François Pouillon

DANS UNE livraison récente de *L'Homme*, Jean-Pierre Digard m'a fait les honneurs d'un compte rendu de mon livre *Anthropologie des petites choses*. Bien qu'il conteste que je fasse au fond de l'anthropologie, question préalable qui l'autoriserait à m'évacuer en quelques lignes, il m'épargne une telle exécution capitale. Il me gratifie même d'un texte assez long, auquel on ne pourra pas néanmoins reprocher d'être complaisant. Si j'admets fort bien le droit à la critique, même de la part d'un collègue qui s'est spécialisé dans les recensions péremptoires et souvent assassines, je voudrais malgré tout revenir sur quelques-uns de ses points d'attaque, afin de préciser le sens de ma démarche qui, en l'occurrence, ne me semble pas avoir été bien comprise.

Il me faut d'emblée souligner mon accord fondamental avec nombre de considérations de cette recension, à cette nuance près, radicale cependant, que je revendique hautement à peu près tous les points sur lesquels elle m'attaque : ainsi le fait de passer du grave au primesautier (« montagnes russes », écrit-il page 164), ou d'intervenir avec désinvolture sur des questions qui appelleraient chaque fois une somme érudite. Si cette *Anthropologie des petites choses* est dite « souvent intelligente, cultivée, spirituelle voire facétieuse », cela ne suffit pas, car ce serait là au fond de la « petite anthropologie » qui contribuerait à déprécier une discipline déjà dangereusement « dévoyée » (p. 166). Tel est le message d'un défenseur de la corporation qui refuse donc de m'accorder un label d'appellation, ici sévèrement contrôlée.

Dans tout ce « fatras », Jean-Pierre Digard entend ainsi trier entre « le meilleur et le pire », repérant notamment avec une compétence d'expert

Réponse de François Pouillon à Jean-Pierre Digard pour le compte rendu de son livre *Anthropologie des petites choses* (Lormond, Le Bord de l'eau, 2015), paru dans *L'Homme*, 2017, 222 : 164-166. En ligne : <https://journals.openedition.org/lhomme/30444>

les « passages plus ou moins abscons, alambiqués ou creux » où je « parle pour ne rien dire » (p. 165). Dans cette manière de distribuer de sa très haute position les bons et les mauvais points, ce qui est en soi détestable car le compliment en l'occurrence n'est pas moins injustifié que le blâme, il désespère en tout cas de trouver une quelconque cohérence, sinon celle d'une anthologie (alphabétique) dans la ligne du *Dictionnaire des idées reçues*.

L'éloge, formulé au demeurant avec une certaine réserve (car « n'est pas Flaubert qui veut », écrit-il page 166), est ambigu : s'agit-il bien de me renvoyer au fameux *Dictionnaire* – ce qui donnerait un fondement à l'ordre alphabétique... qu'il récuse¹ ? Ou bien, serais-je rangé dans la catégorie des Bouvard et autres Pécuchet, dans ce volume inachevé où Flaubert constituait « une espèce d'encyclopédie de la Bêtise moderne »² ?

Je suis désolé de répondre que je ne saurais me situer dans l'une ni dans l'autre de ces formules. D'abord parce que, contrairement à Flaubert (que je ne suis pas, en effet) dans son *Dictionnaire*, je ne méprise pas mes contemporains et, vieux respect de l'ethnologue pour les propos des indigènes, je prends au sérieux ce qu'ils disent. Ensuite parce que, Bouvard (ou Pécuchet) moi-même, je prends totalement à mon compte les « bêtises » que j'énonce, celles-ci allant souvent, je l'espère, à l'encontre des « idées reçues ». Si « inventaire » il y a, ce ne saurait donc être que celui de mes bêtises à moi.

Je n'en suis pas quitte pour autant, car cette référence littéraire rejoint précisément un reproche qui m'est fait par ailleurs dans ce compte rendu : de ne pas avoir conduit, sur le modèle de Flaubert dans la préparation de ses romans³, de monumentales enquêtes sur les « petites choses » que j'évoquais. Concernant les pilosités notamment (occipitales, médianes et pubiennes⁴), il m'est reproché d'être passé à côté d'une référence que l'on dirait aujourd'hui « incontournable » : l'ouvrage de notre collègue Christian Bromberger sur le poil⁵. Jean-Pierre Digard aurait pu y ajouter *Un ethnologue*

1. Je soupçonne là quelque pique meurtrière, même si je reprendrais volontiers à mon compte, pour analyser notre différend, quelques-unes des maximes qu'on y trouve. Par exemple : « *Érudition* : La mépriser comme étant la marque d'un esprit étroit » ; ou encore : « *Pédantisme* : Doit être bafoué, si ce n'est quand il s'applique à des choses légères » (Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*, Paris, Conard, 1913).

2. À Adèle Perrot, 17 octobre 1872 : cf. Gustave Flaubert, *Correspondance*, 4. Janvier 1869-décembre 1875, éd. par Jean Bruneau, Paris, Gallimard, 1997 (« Bibliothèque de la Pléiade » 443) : 590.

3. Depuis *La Tentation de saint Antoine* jusqu'à *Bouvard et Pécuchet*, en passant par *Salammbô* bien sûr, et même par *L'Éducation sentimentale*.

4. Dans un autre compte rendu, paru en 2018 sur le site d'*Ethnographiques.org*, plus positif celui-là, Jean-Louis Fabiani avait judicieusement signalé que c'était là en effet un des fils rouges du livre [<https://www.ethnographiques.org/2018/Fabiani>].

5. Cf. Christian Bromberger, *Trichologiques. Une anthropologie des cheveux et des poils*, Paris, Bayard, 2010.

chez le coiffeur du sociologue Michel Messu⁶ ou *Les Sens du poil (grec)* de l'éminent historien helléniste Pierre Brulé⁷. Je ne les avais pas lus, en effet, et je déclare même que je n'en avais que faire, car cela m'engageait dans une démarche que je voulais précisément éviter.

Développons sur cet exemple. Dans son petit ouvrage, Christian Bromberger analyse les différentes manières, de par la planète et sur la longue histoire de l'humanité, de traiter des cheveux et des poils – les Anglais avec *hair*, de même que les anciens Grecs sous le vocable *thrix* couvrent sous un même terme ce que le français distingue en « cheveux » et en « poils ». Je m'incline devant le travail documentaire accompli et l'effort pour synthétiser, sur une même plateforme, les informations les plus disparates recueillies. Mais, hors quelques dossiers sur lesquels cet auteur est assez assuré (comme la coiffure sophistiquée des footballeurs de haut niveau et le traitement des sourcils des femmes iraniennes), l'analyse déborde vite vers une documentation de seconde main, avec des textes de vulgarisation mal contrôlée, à partir de quoi il est bien aventureux de se risquer à des analogies en profondeur et à des corrélations sérieuses à propos de ce que l'on veut avancer.

Alors aurais-je dû me lancer à mon tour dans une *trichologie* – une « science du poil » ? Autrement dit, devons-nous, avant de nous prononcer sur tous les objets que nous croisons, accumuler une érudition scientifique monumentale ? Nous touchons là à une question philosophique sérieuse, soulevée d'ailleurs par Platon dans un passage du *Parménide*, situé aux environs de la colonne 130c. Il s'agit d'un dialogue entre le grand Parménide, intervenant ici comme un maître, et le jeune Socrate. Le débat ne tourne pas à l'avantage de ce dernier et met même sérieusement en difficulté la théorie dite « des Idées », celle qui confère une réalité supérieure à la transcendance des concepts, au détriment de la diversité des apparences, notamment des apparences sensibles. S'il est cohérent, demande Parménide, Socrate ne devrait-il pas accepter de dire que l'on trouve dans le monde des « formes » (ou des « Idées », *eidê*) la totalité des choses que l'on est susceptible de croiser ici-bas, en particulier de celles qui pourraient paraître viles, « comme le poil [je souligne], la boue, la saleté (*thrix kai rupos kai pelos*) [...] ou toute autre chose insignifiante et sans valeur (*atimotaton kai phaulotaton*) »⁸. Socrate ne peut s'y résoudre et c'est alors tout son système qui se trouve dans une impasse – l'une de ces apories sur lesquelles a achoppé l'admirable construction platonicienne. Parménide qui, lui, pense qu'on peut considérer

6. Cf. Michel Messu, *Un ethnologue chez le coiffeur*, Paris, Fayard, 2013.

7. Cf. Pierre Brulé, *Les Sens du poil (grec)*, Paris, Les Belles lettres, 2015.

8. D'après la traduction d'Émile Chambry (cf. Platon, *Œuvres complètes*, 3. *Banquet. Phédon. Phèdre. Théétète. Parménide*, Paris, Garnier frères, 1938).

en toute simplicité les choses d'ici-bas, conclut : « C'est que tu es encore jeune, Socrate [...] et la philosophie ne s'est pas encore emparée de toi, comme elle le fera, j'en suis sûr, lorsque tu ne mépriseras plus aucune de ces choses » (130f)⁹. Eh bien, dans ce vieux débat sur les hiérarchies des savoirs, disons que je m'inscris résolument dans la ligne de Parménide.

Ce que veut donc Jean-Pierre Digard, ce sont de bons gros dossiers organisés sous l'architectonique de concepts homologués *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*¹⁰ : des notions quasiment créées à propos desquelles on peut engranger bien vainement des données monographiques, dont on prendra garde d'effacer les traits spécifiques (c'est-à-dire polémiques) dans des ouvrages collectifs parfaitement inutiles en ce qu'ils tournent autour d'une lecture tautologique des choses, du style « un chat est un chat » ou « une tribu est une tribu »¹¹. Ce sont des questions « sérieuses » qui n'inspirent plus que des débats techniques, en rapport avec quelques théories canoniques en cours. Questions de cours donc, sur lesquelles il m'est arrivé de m'informer pour, précisément, les enseigner.

Je récusé désormais cette manière, notamment parce qu'elle incite à ranger les sociétés dans des catégories d'oppositions et de différences, dans des tableaux généralement dualistes, et à délimiter ainsi des humanités organisées selon des principes radicalement contradictoires. Comme ceux-ci ne peuvent être parfaitement symétriques et égalitaires, cela conduit à nous placer, nous et les autres, dans des mondes opposés et, par là, incomparables. Les exemples abondent, et tous les grands anthropologues semblent avoir accédé à ce statut pour s'y être risqués – j'en épargne la liste au lecteur.

Pour expliciter cela, nous avons, dans le genre parodique, le facétieux Arnold Van Gennep : dans son livre *Les Demi-Savants*¹², qui s'inscrit précisément ici dans la lignée de *Bouvard et Pécuchet*, il consacre un chapitre à notre discipline avec la figure de « Désiré Pépin », un ethnologue, un vrai, décidé à aller enquêter chez les Bantous d'Afrique avec un questionnaire légué par le grand Frazer. Dès la première question, où il s'agit de savoir à quel groupe ses interlocuteurs appartiennent, il se heurte à une totale incompréhension. Tentant alors d'expliquer « le sens de ces mots de tribu, de clan et de caste », il constate « qu'il en était incapable, attendu qu'il ne

9. Cf. Platon, *Œuvres complètes...*, *op. cit.*

10. Cf. Pierre Bonte & Michel Isard, eds, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1991.

11. Voir, par exemple, le livre dirigé par Hosham Dawod : *La Constante « tribu ». Variations arabo-musulmanes*, Paris, Demopolis-FMSH, 2013 (« Quæro »).

12. Cf. Arnold Van Gennep, *Les Demi-Savants. Esthétique comparée, linguistique, pathologie végétale, biologie, ethnographie, folklore, épigraphie, anthropométrie, critique littéraire, la synthèse*, Paris, Mercure de France, 1911.

connaissait en fait de tribus que les tribus germaniques, en fait de clans que ceux de l'Écosse, en fait de castes que celles de l'Inde, et ne pouvait par ailleurs deviner en quoi ces trois formes de groupement se distinguent l'une de l'autre»¹³.

C'est bien le problème de la conceptualisation en anthropologie qui passe du particulier au général, celui donc de l'information produite sur quelque groupe «exemplaire» par un ethnologue vedette qui s'attache à en généraliser la formule abstraite, sans prendre en compte ce que les indigènes vont faire d'une telle formule, alternativement récusée ou sanctifiée. C'est limiter gravement le champ d'opération des choses. Car les concepts ethnologiques ne sont pas cantonnés dans le monde des idées de l'Olympe académique – outre la montagne Sainte-Genève, signalons les réserves indiennes que constituent les grands campus anglo-américains. Les indigènes censés les avoir produits, avant qu'on les leur applique dans le cadre d'organisations administratives imposées par les formations politiques qui les englobent, en font un usage actif pour élaborer l'image qu'ils entendent se construire sur eux-mêmes et présenter à l'extérieur. Tout cela a une histoire, celle de groupes coloniaux ou promus à l'indépendance, portant en eux-mêmes et opposant au monde des projets que l'on peut qualifier d'anthropologiques. Une telle perspective va à l'encontre de l'idée d'un monde polarisé qui, s'il a, pour les enfants des écoles, un intérêt pédagogique indiscutable, a quand même l'inconvénient d'exclure les interférences, les effets de miroirs et les processus d'acculturation qui se développent entre logiques opposées, et construisent dans l'histoire des relations lointaines mais diablement efficaces.

Pour faire place à ce type d'analyse, il importe de sortir des forteresses idéologiques où nous nous enfermons et qui nous hissent évidemment, nous autres Occidentaux, au sommet de la civilisation, ou au pôle extrême vers lequel tous les autres doivent tendre. Tout au contraire, je pense qu'il nous faut plutôt chercher quelques chemins de traverse ouvrant la voie à l'élaboration d'une démarche critique, à partir d'un va-et-vient entre des rencontres aussi diverses que l'expérience de l'histoire, l'enquête, le voyage, le dépaysement même, et l'inquiétude qui en ressort d'être soi-même.

On peut faire cela de front, sur des questions qui, elles, donnent lieu à débats, dans la mesure où elles mettent en cause les dualismes paresseux. C'est ce que je me suis attaché à travailler, à propos des relations Orient-Occident, à propos de dossiers concrets un peu particuliers, des «objets viatiques» disais-je; à propos aussi de quelques questions polémiques qui

13. *Ibid.* : 94-95. On y trouve un autre développement réjouissant, lorsque l'hilarité de ses informateurs arrive à son comble après qu'il leur eut lancé le terme «totem» (*Ibid.* : 97) – étonnante anticipation de la révision critique que, un demi-siècle plus tard, Claude Lévi-Strauss allait opérer sur ce thème (cf. *Le Totémisme aujourd'hui*, Paris, Presses universitaires de France [«Mythes et religions» 42]).

sortaient des limites académiques de la discipline, comme la sexualité, la littérature ou les arts plastiques ; à propos encore de quelques auteurs ou personnages transversaux, comme Léon l'Africain, l'émir Abdelkader ou Jacques Berque ; à propos enfin des débats embrouillés sur l'orientalisme qui mobilisent des chercheurs de toute la planète, où les différents intellectuels conviés croisent significativement les enjeux identitaires ou politiques portés par les acteurs, fussent-ils débatteurs universitaires¹⁴.

Ce qui m'a conduit à ces « petites choses », c'est, en aval de ces travaux, le désir de réfléchir sur des objets de perplexité qui surgissent, en désordre, du voyage et du séjour en terre étrangère, et renvoient à nos propres pratiques, celles aussi que nous avons vu changer au cours de notre vie. Dans ces transbordements, sans qu'on le cherche vraiment, la bimbeloterie de nos évidences en revient ébréchée. Non sur les grands points de notre théologie, laïque et républicaine comme il se doit, mais sur les objets communs, dont on ne sait quoi dire parce qu'ils n'étaient guère lestés d'idéologie, et parce qu'on les a croisés en voyage, en enquête ou, tout simplement, en rentrant à la maison, après avoir changé d'habitudes. Comme il nous est alors arrivé de conclure que les autres en avaient d'aussi sensées, on peut se risquer à montrer, à partir de là, les incongruités qui habitent nos certitudes.

C'est l'intérêt ici de ces objets peu structurés, ces « petites choses » précisément, objets communs, transitionnels en quelque sorte, permettant de faire jaillir des reconnaissances réciproques, des identités imprévues, des passages incongrus, et de sortir de ces oppositions peinarde – « je te tiens par la barbichette », mais je suis bien sûr de savoir de quel côté est le beau, le bon et le vrai ! À partir de là, on peut tenter d'aller un tant soit peu au-delà d'une conception rassie de la hiérarchie des civilisations, vers un regard critique sur nos évidences.

J'ai dit à cet égard mon respect pour le travail des humoristes – spécialement, pour nous, des humoristes « ethniques » (« feuj », « blacks » ou « beurs », ceux du « Djamel Comedy Club ») –, qui s'appliquent à réussir, par la voie du comique et de la relation dialogique avec le public, une sorte de catharsis par le rire, sur des choses dont l'anthropologie a bien de la peine à traiter. C'est en cherchant à m'inscrire humblement dans cette approche que j'assume la futilité de mes réflexions ambulatoires surgies d'observations distraites, où se mêlent, en désordre, c'est vrai, des idées incongrues, des souvenirs, des lectures, et même, Dieu me pardonne, quelques considérations anthropologiques.

14. On trouvera les références bibliographiques en lien avec tous ces sujets de recherche dans Guy Barthélemy *et al.*, eds, *L'Orientalisme après la Querelle. Dans les pas de François Pouillon*, Paris, Karthala, 2016 (« Hommes et sociétés »), ou sur le site de l'Institut des mondes africains présentant la page de mes publications [<http://imaf.cnrs.fr/spip.php?article204>].

Pourtant, au-delà des remarques critiques que j'ai opposées ci-dessus à une discipline anthropologique que je trouve bien tristement académique, je pense que quelques propos plus généraux se sont mis en place peu à peu. S'il avait lu ce petit livre jusqu'au bout, Jean-Pierre Digard les aurait trouvés clairement exprimés. Comme ce ne semble pas être le cas, je voudrais redire que, s'agissant de nous adresser non plus à nos collègues mais, plus largement, à nos concitoyens, notre travail doit s'attacher à démonter l'arrogance insupportable qui est la nôtre quand on voit nos idéologues patentés – journalistes, politiques, essayistes divers – affirmer très haut que, selon la formule du fameux philosophe de Voltaire, nous sommes dans « le meilleur des mondes possibles »¹⁵ : et c'est un fait que nos Pangloss aux petits pieds sont bien persuadés que, parmi les divers mondes réels que l'on trouve sur la planète, il en est un, le nôtre, qui est bien le meilleur et vers lequel tous les autres doivent tendre.

Concernant la pluralité des mondes, il ne se trouvera sans doute plus guère d'anthropologues pour penser les « primitifs » autrement que ce qui en a été dit par Lévi-Strauss dans *La Pensée sauvage*¹⁶, à savoir que chaque groupe humain a sa dignité et peut légitimement brandir, dans sa confrontation avec les autres, quelque logique de fonctionnement qui lui soit propre. Pourtant, je crois être assez minoritaire, même dans la profession, à tirer toute la conséquence de cette affirmation : qu'il n'y a pas d'évolution ascendante de l'humanité et tous les progrès accumulés par la science et la technique n'ont pas réussi à porter notre monde vers un état de civilisation supérieur – et c'est même un fait que les grands massacres du xx^e siècle ont été largement justifiés, sinon provoqués, par cette volonté de faire accéder l'humanité à un état de bonheur suprême.

Ces choses ne sont pas anodines et Jean-Pierre Digard, s'il n'y est pas radicalement opposé, est passé à côté de ces réflexions récurrentes qui corrigent un peu la dispersion de mon propos : un message subliminal que je glissais sous des considérations apparemment anodines et dont je lestais, un peu malgré moi, des thèmes parfois dérisoires à mesure que je les égrenais. Cette façon de regarder *de l'extérieur* nos manières de faire, un exotisme en retour en quelque sorte, produit de l'expérience que l'on accumule à circuler dans le monde, conduit à envisager d'un air plus circonspect les discours d'autorité qui, chez nous, proclament que l'on est en bonne voie, vers le mieux¹⁷, quand on croit que les lois « de société » dont on se dote vont

15. Cf. *Candide ou l'Optimisme* (Genève, Gabriel Cramer, 1759), caricature de la thèse de Leibniz qui, lui, était sérieux dans ses *Essais de Théodicée* (Amsterdam, I. Troyel, 1710) en affirmant la cohérence de notre monde pris comme un tout.

16. Cf. Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

17. Même si l'on admet qu'on est loin du compte : voir Zénon d'Élée et son paradoxe de la dichotomie.

« dans le bon sens » – certitude naïve qui suppose comme acquis, même si cela est absolument indémontré, le fait que l’histoire à un sens, prévisible et ascensionnel, dont nous avons la maîtrise.

Au terme d’une vie de réflexions, de perplexités (et d’enquêtes quand même), et après avoir partagé avec Jean-Pierre Digard la conviction marxiste que le monde allait vers un avenir radieux – conviction évolutionniste également partagée par la plupart des analystes du XIX^e siècle et, en amont, présente dans les grandes religions du Salut –, j’en viens à penser que, s’il y a effectivement un progrès de la connaissance, de la technique, de la science et de la médecine, de l’éducation généralisée même, il ne va pas de conserve avec celui de la liberté ni de l’égalité, de la paix et de la fraternité et, certainement pas, du bonheur. Je considère même que cette utopie, qui a habité les sciences sociales comme la pensée politique au cours des deux derniers siècles et nourrit encore l’ardeur civilisatrice des mouvements militants de toutes les causes minoritaires, est, pour reprendre les termes d’un ancien pape¹⁸, intrinsèquement perverse.

Il revient, je crois, aux sciences sociales d’aujourd’hui, accédant à un âge non plus « positif » mais simplement critique, d’en rendre compte à nos contemporains. L’anthropologie en particulier, qui s’attache à regarder d’un peu plus près le génie des différences et les charmes sans équivalents de la diversité, peut sans doute faire entendre un autre son de cloches. De ces choses pas si petites que cela, Jean-Pierre Digard ne dit mot, sinon pour les qualifier de « batifolage intellectuel » (p. 166). À lire ainsi, comme il l’a fait, mon texte par le menu, cela justifie-t-il qu’il en fasse une critique au ras des pâquerettes ?

*École des hautes études en sciences sociales
Institut des mondes africains (IMAF), Paris
pouillon@ehess.fr*

18. Pie XI, à propos du communisme, dans l’encyclique *Divini redemptoris* (1937).